

**Le pharaon Thoutmosis Menkheperre** (Thoutmosis III, 1504-1450 avant notre ère, Thèbes, Égypte) ; on lit son nom dans les deux cartouches. L'égyptien ancien, jadis langue vivante de l'Égypte pharaonique pendant plus de trente siècles, est assez bien connu dans ses caractéristiques essentielles, depuis le déchiffrement du système graphique hiéroglyphique qui donne évidemment accès à la langue ainsi représentée visuellement par des signes particuliers.



**Le dagara**, est une langue africaine moderne parlée aujourd'hui au sud-ouest du Burkina Faso par les Dagari, qui habitent la même région que les Lobi, les Djan et les Birifor. Parmi les Dagari, on distingue, au plan linguistique, deux grandes variantes dialectales : le **dagara** et le **wile**. En réalité, les différences dialectales sont bien minimes.

D'après la tradition orale, un vaste mouvement migratoire parti du royaume de Gabanga, au nord-ouest du Ghana actuel, vers le XII<sup>ème</sup> siècle de notre ère, a donné d'un côté les Mossi/More autour de Ouagadougou et de l'autre, les Dagari autour de Dieboungou. Il existe encore de nos jours une souche Dagari au nord-ouest du Ghana actuel.

*« La langue a une tradition orale indépendante de l'écriture ... Nous pouvons donc comparer les formes égyptiennes avec les formes négro-africaines correspondantes, même si nous n'avons pas, sous les yeux, tous les états successifs des langues négro-africaines ... Ainsi, le temps qui sépare l'égyptien des langues africaines actuelles – un hiatus de 5000 ans – au lieu de constituer une difficulté se présente au contraire comme un critère sûr de comparaison ... » cf. Théophile Obenga, Origine commune de l'égyptien, du copte et des langues négro-africaines modernes, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 14-15.*

# ☐ Comparaisons morphologiques entre l'Égyptien ancien et le Dagara

Théophile OBENGA

**Résumé :** *Cette étude comparative entre égyptien pharaonique et dagara est strictement conduite pour illustrer les questions difficiles de méthodologie en linguistique historique. Les jeunes générations de chercheurs africains ont en effet besoin de cadres réflexifs et méthodologiques rigoureux.*

**Abstract :** *Morphological comparisons between acient Egyptian and Dagara. This comparative research between Pharaonic Egyptian and Dagara language is crucial for its exemplary dealing with methodological issues in the field of historical linguistics. Indeed, new African generations must have appropriate framework in order to undertake their studies with rigor and soundness.*

## 1. Introduction

Il est ici question d'envisager quelques concordances morphologiques pertinentes entre l'**égyptien ancien** et le **dagara**, dans le cadre des recommandations du colloque international du Caire, organisé par l'UNESCO, en 1974 et dont les Actes ont été publiés dans les principales langues de travail du système onusien.

L'égyptien ancien, jadis langue vivante de l'Égypte pharaonique pendant plus de trente siècles, est assez bien connu dans ses caractéristiques essentielles, depuis le déchiffrement du système graphique hiéroglyphique qui donne évidemment accès à la langue ainsi représentée visuellement par des signes particuliers.

Le dagara, lui, est une langue africaine moderne parlée aujourd'hui au sud-ouest du Burkina Faso par les Dagari, qui habitent la même région que les Lobi, les Djan et les Birifor. Parmi les Dagari, on distingue, au plan linguistique, deux grandes variantes dialectales : le **dagara** et le **wile**. En réalité, les différences dialectales sont bien minimes.

D'après la tradition orale, un vaste mouvement migratoire parti du royaume de Gabanga, au nord-ouest du Ghana actuel, vers le XII<sup>ème</sup> siècle de notre ère, a donné d'un côté les Mossi/More autour de Ouagadougou et de l'autre, les Dagari autour de Diebouyou. Il existe encore de nos jours une souche Dagari au nord-ouest du Ghana actuel.

La méthode générale suivie est celle qui, en linguistique comparative, a permis d'établir l'indo-européen, le sémitique, et toutes les grandes familles des langues du monde. Les questions particulières de comparaison ont été évoquées, débattues, clarifiées et adoptées au colloque international du Caire. Nous envisageons ici l'appareil formel dont les fonctions des éléments en jeu ne peuvent que très difficilement être attribuées au hasard lorsque la cohérence est là.

## ☐ L'auteur

Mario BEATTY received his B.A. from *Miami University*, his M.A. from *The Ohio State University*, and his Ph.D. from *Temple University*. His dissertation is entitled ***The Image of Celestial Phenomena in The Book of Coming Forth By Day : An Astronomical and Philological Analysis***. Mario Beatty is an Assistant Professor of History in the Department of History and Government at *Bowie State University* where he teaches courses on African Civilizations and African-American History. His research interests include Ancient Egyptian language, wisdom literature, and astronomy in Ancient Egyptian religious texts.

**Publications** : <http://www.ankhonline.com> et sommaire des numéros parus de ANKH en fin de revue.

## 2. Pronoms personnels

La première personne du pronom personnel singulier dagara est *n*, "je". En égyptien, *n* est la première personne du pronom personnel suffixe pluriel, forme commune, masculin et féminin, "nous". Supposons qu'il s'est produit entre les deux situations une alternance renversée.

Mais un seul cas d'inversion, dans la catégorie grammaticale ici en cause, ne saurait donner lieu à une explication plausible, ni même probable. Il faut d'autres faits, dans la même catégorie grammaticale, pour pouvoir étayer une argumentation plus ou moins convaincante.

Précisément, en dagara, la deuxième personne du pronom personnel singulier est *fu*, "tu". En égyptien, *f* est la troisième personne du pronom suffixe singulier : "il". Il y aurait, ici, encore, une inversion entre l'égyptien et le dagara.

Un tableau se présente, qui écarte la situation d'une fonction isolée et d'une inversion solitaire au niveau de la catégorie grammaticale considérée. Ainsi :

### Égyptien pharaonique

*f* "il"  
*n* "nous"

### Dagara

*fu* "tu"  
*n* "je"

Ce qui est intéressant, c'est que l'inconnu n'existe plus vis-à-vis des formes dagara que les formes égyptiennes peuvent expliquer, vice-versa d'ailleurs. C'est le travail de la recherche de vaincre l'inconnu de façon plausible et logique.

Sur le plan phonétique, l'identité entre *n* pharaonique et *n* dagara n'est pas inintéressante à relever : les valeurs, entrecroisées, inversées, se disent encore de la même manière.

## 3. Organisation du système verbal "être"

En linguistique générale et comparative, il y a des règles strictes. Par exemple, cette précieuse règle : si juste qu'elle soit, une observation qui demeure cependant sans explication est évidemment sans portée. Il faut par conséquent expliquer, toujours expliquer, encore et encore, jusqu'à épuisement des moyens explicatifs.

Cela étant, la forme du verbe "être" en égyptien ancien le plus archaïque, plus de 2000 ans avant notre ère, est invariablement : *i*. En dagara nous avons exactement la même attestation historique : *i*, "être". S'arrêter à ce niveau des faits attestés observables, en signe de contentement, c'est ne rien comprendre en linguistique comparée. La question, vraiment décisive, est celle de savoir si, morpho-syntaxiquement, *i* pharaonique et *i* dagara fonctionnent de la même manière.

En égyptien ancien, des mots sont formés à partir de cet *i* primitif, ayant tous un contenu affirmatif d'être. Ainsi :

*i* : "être"  
*i* + *w* : *iw* : "est" , "sont"  
*i* + *pw* , *ipw* : "c'est"  
*i* + *nw* , *inw* : "c'est"

En dagara, un système identique, absolument, se présente, également dérivé du *i* primitif :



*i* : "être"  
*i + na* , *ina* : "être, exister" (égyptien : *iwn* , *wn* , *wnn* )  
*i + nu* , *inu* , *nu* : "c'est" (égyptien : *inw* , *nw* , *nu* ).

Si un système dérivatif semblable se présente, y a-t-il identité, aussi, au niveau formel grammatical ? Tout reste suspendu à cette question, pour éliminer oui ou non la fortuité des dérivations. Il se trouve, dans la matérialité des faits, de leur agencement grammatical et de leur sémantique, une parfaite identité. Ainsi :

**Égyptien** : *R<sup>c</sup> pw* , "Rā : c'est", i.e. c'est Rā, il est Rā.

**Dagara** : *nā nu* : "chef, c'est", i.e. c'est le chef, il est chef.

Trois faits non contradictoires : état primitif d'"être" identique, dérivation grammaticale (morphologique) identique à partir du même état primitif d'"être", enfin arrangement syntaxique également identique avec même valeur sémantique. Si ces concordances, expliquées, demeurent plausibles, on s'éloigne ainsi de la rencontre hasardeuse pour entrevoir une parenté historique réelle. Et quelle conclusion pratique tirer de cet ensemble cohérent des faits ?

Les grammaires habituelles de l'ancien égyptien nomment bien maladroitement un fait : au lieu de parler de "pronoms démonstratifs" et d' "articles" (*pw* , *nw* , *nw* , etc.) en égyptien, on ferait peut-être mieux de faire état du verbe "être" et de ses dérivés grammaticaux. En général, il n'y a pas d' "articles" dans presque toutes les langues négro-africaines, de l'Antiquité à nos jours ! Voilà comment, de façon concrète, une langue négro-africaine moderne peut aider à mieux comprendre la nature et le fonctionnement de certaines morpho-syntaxes égyptiennes "bien particulières".

## 4. Formation grammaticale du pluriel

Une morphologie commune apparaît également entre l'égyptien et le dagara, quant à la formation grammaticale du pluriel des substantifs nominaux. En voici la démonstration.

L'égyptien se sert de la terminaison *-w* et *-wt* , respectivement pour le masculin et pour le féminin. : *pr* , "maison", pluriel : *prw* ; *dpt* , "bateau", pluriel : *dpwt*. Nous avons en dagara : *nir* , "homme" (*homo*) , pluriel : *nibè* ; *pɔ* , "femme", pluriel : *pɔbè*. Dans les cas ici considérés , *-bè* est bien l'élément dont se sert le dagara pour obtenir le pluriel des substantifs nominaux.

Les non initiés en linguistique se précipitent de faire remarquer : le système est peut-être le même, les éléments sont néanmoins très différents, car *-w* , *-wt* est différent de *-bè*. Voilà pourquoi il ne faut jamais s'arrêter au niveau des seules apparences. Tout s'explique en linguistique comparée. Phonétiquement, *m/b* peut évoluer en *w*. Le dagara pourrait bien avoir connu les formes *+niwè* et *+pɔwè*, formes archaïques supposées qui auraient abouti aux formes historiques attestées : *nibè* et *pɔbè*. C'est-à-dire que le *-w* pharaonique correspondrait au *-bè* dagara, dans les fonctions identiques ici examinées. L'analyse phonétique permet de concevoir une telle évolution, d'autant que les morphologies demeurent par ailleurs identiques<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est l'explication qui compte ; un profane ne peut pas reconnaître que les mots suivants sont étroitement apparentés : grec *argos* (*arguros*), "argent", sanskrit *rajata-*, vieux-perse *ardata*, latin *argen-tum*, cf. Émile Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, édition de 1984, 1<sup>re</sup> édition 1935, p. 12.

## 5. Expression grammaticale d'équivalence

L'égyptien ne dit pas : "Nefer est scribe", mais "Nefer est *comme* un scribe", i.e. il équivaut à un scribe, il est en tant que scribe. L'équivalence ou l'identité est exprimée ici comme une relation de comparaison d'égalité : entre "Nefer" et "scribe", il y a une relation d'équivalence due à une comparaison. Pour exprimer grammaticalement cette relation d'équivalence, l'égyptien emploie l'élément *m* (dessin de la chouette avec valeur phonétique d'uniconsonnant). C'est le *m* d'équivalence de nos grammaires habituelles : "Nefer est comme (*m*) un scribe", i.e., Nefer est un scribe, Nefer est scribe (*iw Nfr m sš*).

Cette syntaxe, assez particulière, se rencontre telle quelle en dagara : *u ina mè*, "elle est comme" (sa mère) ; *fu ina mè iba*, "tu es comme un caïman" (dans l'eau), i.e. "tu es l'équivalent d'un caïman dans l'eau". L'égyptien emploie *m*, le dagara *mè*, pour exprimer grammaticalement cette idée d'équivalence. C'est-à-dire que *m* pharaonique et *mè* dagara jouent le même rôle morpho-syntaxique d'équivalence.

Le mbochi, une langue bantu parlée au nord du Congo-Brazzaville, confirme avec *mbi*, une forme renforcée du *m* pharaonique : "comme". Exemple :

*à di mbì táa*, "il est comme (son) père", "il équivaut à (son) père".

On compare, puis on affirme l'équivalence qui établit une identité de fait : l'outil pour traduire un tel processus intellectuel, au niveau syntaxique, est *m* en égyptien pharaonique, *mè* en dagara et *mbi* en mbochi. Un air de famille, de parenté, se dégage nettement. Et les faits sont singuliers, ayant en outre trait à la morphologie. Il s'agit de véritables fossiles linguistiques, révélateurs d'une histoire commune partagée : il n'y a pas que la morphologie (*m*, *mè*, *mbi*), il y a aussi la syntaxe, la grammaire (idée d'équivalence).

## 6. Formation grammaticale d'abstrais

Les faits deviennent de plus en plus singuliers, particuliers, spécifiques, originaux. C'est sur eux qu'il faut raisonner, une fois établis les rapprochements.

Le substantif nominal *bw* (pied et caille en signes hiéroglyphiques :  ) signifie : "place, endroit, lieu". C'est un substantif nominal de localité qui peut devenir un simple préfixe *bw-* pour jouer une fonction grammaticale bien déterminée. En effet, pour obtenir un nom abstrait à partir d'un adjectif, d'un qualificatif, l'égyptien préfixe *bw-* à l'adjectif concerné, *bw* ayant alors totalement perdu son sens de nominal locatif. Exemples :

- *nfr* : "beau, bon, parfait, heureux"  
*bw+nfr, bwnfr* : "beauté, bonté, perfection, bonheur"
- *bin* : "mauvais"  
*bw+bin, bwbin* : "mal, infortune",

En dagara, on obtient grammaticalement l'abstrait en faisant du substantif nominal *bun*, "chose, objet", un préfixe, suivi alors d'un adjectif. Exemples :

- *sèbla* : "noir", *bun sèbla* : "noirceur"
- *vièl* : "beau", *bun vièl* : "beauté" (*bunvla*)
- *pla* : "blanc", *bunla* : "blancheur"

Le kikongo, langue bantou parlée au nord-ouest de l'Angola, au sud du Congo démocratique et du Congo-Brazzaville, se comporte de la même manière sur ce point bien spécifique :

- *mbi* : "mauvais"  
*bu + mbi, bubi* : "mal"
- *nunu* : "vieux, ancien"  
*bu + nunu, bununu* : "vieillesse, ancienneté"

Le wolof (ouolof, valaf, joloff), parlé de nos jours au Sénégal et en Gambie, apporte des preuves supplémentaires :

- *bon* : "mauvais"  
*bu + bon, bubon* : "mal" (égyptien : *bwbin, bubin*)
- *rafet* : "beau"  
*bu + rafet, burafet* : "beauté" (égyptien : *bwnfr, bunefer*)

Partout, en égyptien pharaonique, en dagara, en mbochi, en kikongo et en wolof, l'indice préfixal d'abstrait, est exactement le même. Le sémitique (akkadien, babylonien, assyrien, araméen, syriaque, phénicien, hébreu, arabe, etc.) peut-il avoir une histoire commune avec l'égyptien, le dagara, le mbochi, le kikongo et le wolof s'agissant du préfixe *bw/bu-* qui crée une idée abstraite à partir d'un adjectif ? La réponse est négative, devant le refus des faits.

Le procès préfixe *bw/bu-* et adjectif pour obtenir l'abstrait nominal est un procès linguistique ancien dans les langues négro-africaines "modernes". Aucune description synchronique ne peut en faire la preuve. Seule la diachronie comparative permet d'entrevoir une temporalité des langues africaines, encore vivantes de nos jours.

Mais soyons complets. En égyptien, nous avons encore ces faits : *nfr*, "beau", et *nfrw*, "beauté". Les grammaires habituelles décrivent ce *nfrw* comme un "pluriel apparent". Les locuteurs natifs de l'égyptien ancien avaient-ils conscience et mémoire d'avoir à faire à un "pluriel apparent" ? Techniquement, parler d'un "pluriel apparent" n'est pas vraiment expliquer le procès grammatical en cause. Et c'est en plus assez inexact. Il s'agit, à mon point de vue, d'un autre procédé grammatical pour obtenir l'abstrait :

- a) – *nfr* : "beau"  
*bw nfr* : "beauté" (*bw + nfr, bunefer*)
- b) – *nfr* : "beau"  
*nfrw* : "beauté" (*nfr + w, neferu*)

Avoir un point de vue en linguistique comparative ne suffit pas pour donner satisfaction intellectuelle et certitude scientifique. Il faut par conséquent expliquer, étayer son point de vue. Telle est la règle constante. Une exigence méthodologique absolue.

Le dagara présente pareillement les deux procédés grammaticaux égyptiens pour l'obtention de l'abstrait nominal :

- a) – *sèbla* : "noir"  
*bun sèbla* : "noirceur" (*bun + sèbla*)
- b) – *sèbla* : "noir"  
*sèblu* : "noirceur" (*sèbla + u, sèblu*)

A l'adjectif, on suffixe l'élément *u* (*w, ou*), en égyptien et en dagara, pour obtenir un abstrait nominal, et non un "pluriel apparent" (ce qui est avoué de l'inexplication). Le *w* pharaonique dans *nfrw*, "beauté", correspond bien au *u* dagara dans *sèblu*, "noirceur". Les deux langues africaines, égyptien et dagara, ont donc deux traditions : la tradition préfixale

(*bw/bu-*) et la tradition suffixale (*-w/u*) pour obtenir le nominatif abstrait à partir d'un qualificatif. Il s'agit d'un héritage ancestral partagé. Toute rencontre fortuite est exclue sur l'ensemble de faits aussi singuliers que pertinents.

## 7. Expression grammaticale du passé verbal

Il s'agit de "conjugaison", c'est-à-dire d'inflexion verbale, quand le verbe rapporte un fait qui a eu lieu dans le passé. La conscience du passé existe. Comment ce sentiment du passé est-il traité au plan morpho-syntaxique ? Telle est la question, claire et nette.

Pour exprimer le temps passé de façon expresse, l'égyptien pharaonique emploie la particule *n* entre le verbe et le sujet. C'est le temps par excellence des écrits narratifs pharaoniques.

Les attestations sont donc nombreuses. Exemple : *iri.n.i* : "j'ai fait" (*iri* : "faire" ; *i* : "je"),

En dagara, pour la même situation temporelle, c'est la particule *na* qui est alors utilisée. Exemple : *n i na* : "j'ai fait".

On a les relations suivantes entre égyptien et dagara : *iri/i* : "faire" ; *n/na*, particule expressive du passé ; *i/n* : "je". L'observation est sans doute claire. Mais quelle analyse explicative faire ? En effet, il faut expliquer constamment en linguistique comparée, diachronique, historique.

La fonction grammaticale de la particule pharaonique *n* et dagara *na* est bien saisie : l'obtention grammaticale du passé. Comment cette particule *n/na* remplit-elle cette fonction qui est la sienne ? Dit autrement, quelle est la place syntaxique de *n/na* ? Fonction et place sont deux choses différentes. A expliquer, séparément.

La particule pharaonique suit le verbe(*iri*) : la place de cet élément n'est donc *jamais* avant le verbo-nominal. En dagara, la particule *na* suit également le verbe (*i*). Une même place syntaxique est occupée par *n* égyptien et *na* dagara, après le verbe, pour exprimer le passé :

*iri.n.i* : "j'ai fait" (*iri* : "faire") : la phrase égyptienne a un sens.

\* *n.iri.i*, phrase égyptienne incompréhensible, car le *n* n'est pas à sa place qui est d'être après le verbe, et non avant le verbe.

*n i na* : "j'ai fait" (*i* : "faire") : la phrase dagara a un sens.

\* *na n i*, phrase dagara incompréhensible, car le *na* n'est pas à sa place qui est d'être après le verbe, et non avant le verbe.

La sémantique n'est valable que si la syntaxe est bien ordonnée, agencée, arrangée. Ayant même syntaxe dans les cas ici examinés, égyptien pharaonique et dagara ont aussi, de ce fait grammatical, même sémantique. Dit autrement, la correspondance est totale entre égyptien pharaonique et dagara : morphologie, syntaxe, lexicologie et phonétique (*n/na* : peut-être d'ailleurs, les anciens Égyptiens, locuteurs natifs, prononçaient-ils le *n* en, question comme *na*, ainsi que le dagara et le djerma le prononcent, dans les mêmes particularités). Le système formel égyptien, sur le cas ici examiné, est exactement comme le système dagara, pour les mêmes faits. Pour obtenir une telle conclusion, j'ai d'abord soumis les faits à l'épreuve de la précision et de la vérification complète des morphologies et des syntaxes. Peut-être d'autres possibilités d'analyse s'offrent-elles. Mais ce qui a été fait, ici, est

rigoureux, et conforme aux exigences de l'art : la vérification complète dans le contexte d'une analyse détaillée.

## 8. Particules de liaison

Les particules de liaison, prépositions, conjonctions, etc., mots souvent très courts structurellement, sont indispensables, en tant qu'outils grammaticaux caractéristiques, dans toutes les langues humaines. En grec ancien par exemple, les particules, fort nombreuses, sont d'une importance stylistique et syntaxique cruciale, à cause des nuances qu'elles véhiculent<sup>2</sup>.

C'est que les particules expriment des modalités réflexives, soit en situation isolée, soit en relation avec d'autres modalités réflexives. Les modalités émotionnelles requièrent également des particules spécifiques.

Par conséquent, les particules traduisent toute une psychologie grammaticale, exprimant des valeurs de connectivité causale ou explicative ("car, en effet", etc.), de transition logique ("aussi, et alors", etc.), d'intensité ("bien plus, encore, et encore") d'emphase stylistique, d'ironie, d'anticipation, de localisation spatiale et/ou temporelle, de direction ou d'orientation, d'insistance, de relation, d'agence, etc.

Dès lors, si deux ou plusieurs langues présentent formellement les mêmes particules de liaison syntaxique, avec les mêmes morphologies et les mêmes valeurs, il y a beaucoup de chance pour que les langues concernées soient étroitement apparentées. Dans le cas contraire, les probabilités de parenté sont minces ou simplement inexistantes.

Par exemple, aucune particule simple (i.e. non composée) de l'assyrien, vieille langue sémitique septentrionale du grand empire d'Assyrie, vallée de la Mésopotamie, ne présente de morphologie commune avec l'égyptien pharaonique, langue africaine tout autant fort ancienne : assyrien et égyptien étaient deux idiomes contemporains, dans l'Antiquité. A supposer qu'ils dérivent tous deux d'un parent commun, l'afroasiatique ou le chamito-sémitique, il est cependant net que vers 5000 avant notre ère l'idiome asiatique (assyrien) et l'idiome "afro" (égyptien) - pour bien faire "afroasiatique" - n'ont absolument plus rien de commun, à tous les niveaux linguistiques. Les particules qui sont des outils grammaticaux pertinents, spécifiques, particuliers, peuvent ici témoigner. Ainsi :

|    | Français - Anglais                                               | Assyrien (Asie) | Égyptien (Afrique)          |
|----|------------------------------------------------------------------|-----------------|-----------------------------|
| 1. | "ensemble avec",<br>"together with"                              | <i>adi</i>      | <i>ḥn</i> , <i>henā</i>     |
| 2. | "dans", "contre"<br>"unto, against"                              | <i>ana</i>      | <i>m</i> , <i>em</i>        |
| 3. | "après, derrière"<br>"after, behind"                             | <i>arki</i>     | <i>ḥ3</i> , <i>ha</i>       |
| 4. | "sur, au-dessus"<br>"over, above, upon"                          | <i>ili</i>      | <i>ḥr</i> , <i>her</i>      |
| 5. | "devant, en face de"<br>"before, in front of"                    | <i>illamu</i>   | <i>ḥnty</i> , <i>khenty</i> |
| 6. | "dans, avec, par, au temps de"<br>"in, with, by, at the time of" | <i>ina</i>      | <i>m</i> : "dans, avec"     |

<sup>2</sup> J. D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford, Clarendon Press, 1934, 1954, 1959, 1966, 660 p. ; J. Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris, C. Klincksieck, 1945, 597 p.

Ces quelques particules assyriennes sont bien attestées, au temps d'Assurbanipal (668-626 av. notre ère), par exemple dans l'inscription cunéiforme qui relate la première campagne égyptienne de ce souverain assyrien<sup>3</sup> :

*Ina maḥrî girri-ya ana Makan u Miluḥḥa lû allik.*

**Traduction** : "Lors de ma première expédition (littéralement : dans la première expédition mienne), je partis à Makan et à Miluḥḥa".

Quel est le comportement de cette langue ancienne de la Mésopotamie ? Les particules sont : *ina*, "dans" ma première expédition ; *ana*, "à", je partis à Makan. et *Miluḥḥa*, c'est-à-dire qu'il atteignit ces contrées lointaines ; *u*, "et", Makan et *Miluḥḥa*. En assyrien, la place habituelle du nombre ordinal est d'être avant son nom : *maḥrî girri-ya*, "première de l'expédition mienne" ; le *-i* de la fin de *girri* est la terminaison du génitif, nominatif *girru*, accusatif *girra*, "voie", "chemin", "expédition", dérive du verbe *garâru*, "partir, courir" ; dans la structure syntaxique *girri-ya*, *-ya* est le nominal suffixe 1<sup>ère</sup> personne singulier : *girri-ya* "mon expédition", "expédition mienne" (génitif). La particule *lû*, *luu*, préfixée au verbe, est de modalité asservative. L'imparfait second *allik*, "je partis", est le temps usuel de la narration, surtout pour marquer qu'une action a eu lieu à un moment donné dans le temps. L'infinitif de ce verbe est *alaku*, "partir", et le substantif nominal *milliku* signifie : "distance".

Il est évident que tous ces faits de grammaire assyrienne<sup>4</sup> sont totalement absents de la grammaire égyptienne : tous, sans exception. La parenté, forcée, rien que cela, entre le sémitique et l'égyptien, au nom de l'afroasiatique ou du chamito-sémitique, est le plus monstrueux mensonge scientifique de nos jours, dans le domaine des sciences sociales, historiques et humaines, notamment de la linguistique comparée. L'idéologie africaniste chamito-sémitique est de bout en bout, et de part en part, une véritable escroquerie scientifique. C'est ce que nous combattons, avec des faits techniquement établis, et vérifiables par n'importe quel chercheur compétent.

Les particules assyriennes de liaison : *ina*, *ana*, *u*, *lû/luu*, *adi*, *arki*, *ili*, *illamu*, etc., n'ont pas de correspondants en égyptien pharaonique. A prendre les faits tels quels, c'est la parenté de l'égyptien avec toutes les autres langues négro-africaines, anciennes et modernes, qui est vérifiable, parce que solidement documentée. Ainsi l'égyptien et le dagara ont encore en commun les particules simples les plus courantes :

#### 1.-Particules qui dénotent la localisation spatio-temporelle

|          |           |                                          |
|----------|-----------|------------------------------------------|
| Égyptien | <i>m</i>  | "dans" ( <i>m pr</i> : "dans la maison") |
| Dagara   | <i>mi</i> | "dans" ( <i>zu mi</i> : "dans la tête")  |

#### 2.- Particules qui dénotent une équivalence, une comparaison

|          |           |                                                 |
|----------|-----------|-------------------------------------------------|
| Égyptien | <i>m</i>  | "comme" ( <i>m sš</i> : "comme scribe")         |
| Dagara   | <i>me</i> | "comme" ( <i>me iba</i> : "comme un crocodile") |

<sup>3</sup> Sir Henry Rawlinson, *The Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, Londres, 1861-1884, Vol. 5, p. 1, ligne 52, colonne 27.

<sup>4</sup> Friedrich Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, 3<sup>ème</sup> édit., Leipzig, 1885 ; D. G. Lyon, *Beginner's Assyrian*, New York, Hippocrene Books, 1998.

### 3.- Particules établissant une relation entre les idées, les mots

|          |           |                                                |
|----------|-----------|------------------------------------------------|
| Égyptien | <i>n</i>  | "et"                                           |
| Dagara   | <i>ni</i> | "et" , "avec" ( <i>fū ni u</i> : "toi et lui") |

### 4.- Particules de précision limitative

|          |           |                                                                                           |
|----------|-----------|-------------------------------------------------------------------------------------------|
| Égyptien | <i>ḥr</i> | "sur", "au-dessus"                                                                        |
| Dagara   | <i>zu</i> | "sur" ( <i>r/z</i> ) ; <i>yir zu</i> : "sur la maison." ;<br><i>zu zu</i> : "sur la tête" |

Les correspondances phonétiques sont régulières et concordantes :

*m/m*  
*m/m*  
*n/n*  
*h-r/z - (r/z)*

Les particules sont identiques : leur structure morphologique souvent monosyllabique (d'où le nom de "particules simples"), leur valeur sémantique, leur fonction grammaticale et aussi leur place syntaxique. Le hasard, en linguistique où les systèmes sont formels, quasi mathématiques, ne peut pas jouer sur des catégories et des séries non pas isolées mais nombreuses et complètes. L'égyptien penche plus du côté du dagara, moderne négro-africain, que du côté de l'assyrien, pourtant contemporain. Qu'on possède ou non d'un état paléo-africain, la parenté linguistique est toujours là, démontrable, vérifiable, analysable, et un parent génétique commun peut être tentativement reconstruit. C'est la reconstruction qui seule établit la preuve de parenté et non tous les états linguistiques antérieurs fictifs, genre "bantu commun", "paléo-africain", etc. pour deux raisons majeures :

- il n'y a pas de hiérarchie dans la comparaison et dans la classification : le sanskrit, si utile, n'est pas "supérieur" au grec dans le domaine indo-européen (**Antoine Meillet**) ;

- la branche germanique n'est pas plus "proche" de l'indo-européen. que la branche slave ou iranienne (avestique, vieux-perse).

Le "bantu commun" n'est qu'une hypothèse linguistique démontrée et vérifiable, donc convaincante, mais il ne reste pas moins une simple reconstruction. Utiliser cette reconstruction pour reconstruire le parent bantu-égyptien, c'est jouer avec deux reconstructions. Pour bien faire, il faut aussi reconstruire l'égyptien commun, pour le comparer avec le bantu commun. Pour aboutir à quoi ? Et comment faire entrer les langues africaines qui ne sont pas des langues bantu dans la comparaison du bantu commun avec l'égyptien commun ? Le germanique commun (ainsi le bantu commun) n'a jamais prouvé à lui seul l'indo-européen (ainsi le bantu commun ne peut pas prouver, à lui tout seul, la parenté linguistique génétique de l'égyptien, du copte et des autres langues négro-africaines modernes). Il faut être bien myope pour travailler dans un cafouillis qui n'arrivera jamais à reconstruire l'ancêtre commun de l'égyptien avec toutes les autres langues négro-africaines modernes.

*Le but est la reconstruction du parent commun*, ainsi qu'il en est pour l'indo-européen, le sémitique, etc. Les africanistes, qui sont souvent de piètres comparatistes, orientent les chercheurs africains faibles méthodologiquement vers de véritables impasses qui sont alors présentées comme des inventions logiques originales, alors que les prémisses sont soit incomplètes soit fausses, en tout cas inopérantes. La comparaison linguistique est très difficile. Elle requiert une grande ouverture intellectuelle, une vaste compréhension des faits, une rigueur non illusoire dans le maniement des faits.



Il faut insister sur les procédés méthodologiques pour ne pas égarer les futures générations de chercheurs africains dans le domaine si délicat de la linguistique comparée. Et les africanistes savent pertinemment de quoi il est question :

- restreindre ou limiter la comparaison entre l'égyptien et les langues négro-africaines modernes aux seuls domaines bantu commun et égyptien ;
- donc, ne jamais parvenir, à l'échelle continentale, à une révision classificatoire des langues africaines ;
- c'est-à-dire, en fin de compte, travailler inconsciemment pour le maintien de l'afroasiatique et du chamito-sémitique ;
- en conclusion, aucun problème linguistique africain au niveau de la recherche théorique et fondamentale n'est résolu. Voilà pourquoi les chercheurs africains, malheureusement orientés par les africanistes eurocentristes, flirtent constamment avec le chamito-sémitique ou l'afroasiatique.

Il est nécessaire que les jeunes chercheurs africains aient en leur possession toutes les bonnes clés qui donnent accès au discernement scientifique, à la lucidité intellectuelle, à l'éveil critique, à la pondération dans le jugement, à la fermeté du raisonnement méthodologique, au courage moral, culturel et spirituel. Les compromis cultivent l'aigreur. La véritable recherche agrandit l'esprit.

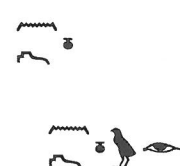
J'ai discuté avec les tenants les plus farouches de l'afroasiatique et du chamito-sémitique, au cours des colloques, des symposiums, des rencontres scientifiques au plan international. J'ai répondu par écrit à certains de leurs travaux publiés. La polémique scientifique sèche mais courtoise, a eu lieu. Le camp africain sort toujours victorieux de ces confrontations entre spécialistes. Mais il n'y a pas d'autre fin, sinon le triomphe de la vérité scientifique, la connaissance sans idéologie raciste, le respect dans la fraternité humaine. La Cause Africaine est au-dessus de nos passions et intérêts particuliers.

## 9. Aperçu lexical comparatif

Cet aperçu lexical comparatif entre égyptien et dagara vaut pour sa pertinence, car la quantité statistique ne crée pas en soi la parenté, mais la régularité sérielle et concordante des faits. C'est ce qui ouvre la voie à des explorations plus amples, méthodiquement conduites. Faisons remarquer que parfois une racine importante, largement attestée dans plus de deux idiomes et dont le sens répond bien à la définition d'une telle racine, suffit pour entrevoir l'antiquité d'une telle racine, et que les langues qui s'y rattachent le sont dès le parent primitif ou pré-dialectal commun. C'est ainsi que l'on peut faire état de l'origine commune ou de la parenté génétique des langues attestées qui ont servi à la comparaison. Cet éclaircissement méthodologique est utile pour éviter bien des méprises dans l'évaluation du travail comparatif empirique.

Voici quelques valeurs lexicales égyptiennes-dagara qu'il semble difficile d'attribuer à la convergence fortuite :



|    | Égyptien pharaonique                                                                                                                                                                                           | Dagara moderne                                                                                                                                                                                                                                        |
|----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1. |  <p><i>di</i> : "provisions"</p> <p><i>d̥, dja</i> : "espèce de pain"</p>                                                     | <p><i>di</i> "manger"</p> <p>mossi (möre) : <i>di</i></p> <p>kikongo : <i>-dia</i></p> <p>mbochi : <i>dza</i></p> <p>Autres formes bantu : <i>-lià, rià, etc.</i></p>                                                                                 |
| 2. |  <p><i>ir.t</i> : "œil"</p>                                                                                                   | <p><i>djir</i> : "regarder"</p> <p>yoruba : <i>iri</i> : voir</p>                                                                                                                                                                                     |
| 3. |  <p><i>nw</i> : "voir, regarder"</p> <p><i>nw3</i> : forme ancienne</p> <p><i>nw (nu)</i></p>                                 | <p><i>nyè</i> : "voir"</p> <p>wolof : <i>nau</i></p>                                                                                                                                                                                                  |
| 4. |  <p><i>nwy</i> : "eau" (Urk. IV, 173, 10)</p> <p><i>niw, niu, nyu</i> : "eau primordiale"</p> <p>(aussi <i>nnw, nun</i>)</p> | <p><i>nyu</i> : "boire"</p> <p>kikongo : <i>-nwá, id.</i></p> <p>mbochi : <i>-nyuá, id.</i></p>                                                                                                                                                       |
| 5. |  <p><i>Mnw</i>, le dieu <i>Min</i>, fort ancien dans le panthéon national 'Imn, le dieu Amon</p>                            | <p><i>Myin</i> "Dieu" (<i>m-n</i>)</p> <p>mbochi <i>mànàà</i> "éternel"</p> <p>dogon <i>Ama</i> Dieu-créditeur Grands lacs <i>Imana, id.</i></p>                                                                                                      |
| 6. |  <p><i>iw</i> : "venir"</p> <p><i>ii, yi</i> : "venir"</p> <p><i>w3.t, wa-t</i> : "route, chemin"</p>                       | <p><i>wa</i> : "venir"</p> <p>mbochi : <i>-yaa</i> : "venir"</p> <p>kikongo : <i>-yiza (yi-za)</i></p>                                                                                                                                                |
| 7. |  <p><i>bw, bu</i> : "place, endroit", là où l'on pose le pied (lieu, endroit, pays)</p>                                     | <p><i>be</i> : auxiliaire locatif d'endroit</p> <p>mbochi : <i>e-bè, pl. i-bè</i> : "place, endroit"</p> <p><i>bu</i> : locatif des langues bantu : <i>Bu-Ganda, Bu-Nyoro, Bu-Ali</i> (Bwali, Loango), <i>Bo-Kwele, Bo-Mitaba, Bo-Ngala, etc.</i></p> |
| 8. |  <p><i>bw, bu</i> : "détester"</p>                                                                                          | <p><i>bè</i> : "ne ...pas" : négation ; "détester" revient à une négation de quelque chose d'abominable.</p> <p>mbochi – <i>boɔ</i> "être pourri"</p> <p>kikongo : <i>-bòla (bò-la)</i></p>                                                           |

|     |                                                                                     |                                                                                                                                                  |                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
|-----|-------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 9.  |    | <i>3bu, abu, abou</i> : "éléphant"                                                                                                               | <i>wob</i> : éléphant<br><i>mossi</i> : <i>woba</i><br>métathèse : <i>b-w/w-b</i>                                                                                                                                                                                                    |
| 10. |    | <i>wí</i> : "momie"<br>Louvre C15, 8.                                                                                                            | <i>kp-wi, kpwi</i> : "mourir"<br><i>mbochi</i> : -wà ( <i>iwà</i> )                                                                                                                                                                                                                  |
| 11. |    | <i>3ḥ</i> : <i>akh</i> , "esprit"<br><i>3w, akhu</i> : "puissance" du dieu                                                                       | <i>ku-n, kun</i> : "la mort"<br><i>mbochi</i> : <i>le-kù, lekù</i> : "la mort", en fait passage mystérieux du vivant à son état d'être éternel glorieux, puissant ( <i>o-kué, o-kwé</i> non pas "diable", "démon" des missionnaires, mais "esprit puissant" qu'est devenu le défunt) |
| 12. |    | <i>k3í, kai</i> , "penser, planifier"                                                                                                            | <i>ka</i> : idée de choix, de discernement ( <i>ka yir</i> : "regarde bien", "choisis")<br><i>mbochi</i> <i>a-ká-ni, akáni</i> , "pensées, réflexions"; radical -ká-                                                                                                                 |
| 13  |    | <i>k3, ka</i> : "ainsi, alors", particule non-enclitique                                                                                         | <i>ka</i> : "ici", " alors"<br><i>wa ka</i> : "viens ici", "viens alors"                                                                                                                                                                                                             |
| 14. |  | <i>t3, ta, to, te-</i> :<br>"terre, sol, pays"                                                                                                   | <i>teū</i> , id. ( <i>te-un</i> )<br>kikongo : <i>to-to, id.</i><br>duplication de <i>to</i> copte.                                                                                                                                                                                  |
| 15. |  | <i>ḥt</i> : "arbre, bois", radical <i>t</i>                                                                                                      | <i>tiê, tiê</i> : id.<br>kikongo : -tì ( <i>mu-tì, mun-tì</i> ), id.<br><i>mbochi</i> : -tè ( <i>mu-ete, nz-ete</i> )<br><i>mbochi</i> : -rè ( <i>mu-ere</i> ), id. variante dialectale.                                                                                             |
| 16. |  | <i>mw</i> : "eau", "pluie"<br>L'eau, c'est aussi le Nil                                                                                          | <i>mā</i> : "fleuve" ( <i>ma-n</i> )<br><i>mbochi</i> : <i>e-bàà</i> "fleuve", "grand cours d'eau" ( <i>m/b</i> )                                                                                                                                                                    |
| 17. |  | <i>íw</i> : "est, sont"<br><i>i</i> : "être"                                                                                                     | <i>i</i> : "être"<br>bantu attesté : <i>i, di, ni, li, ri</i> , etc. (R.P. Sacleux)                                                                                                                                                                                                  |
| 18. |  | <i>irí</i> : "lire à haute voix" un livre ; "réciter" une formule.<br>E. A. W. Budge, <i>The Book of the Dead</i> , 1898, vol. I, text, 497, 12. | <i>yer</i> : "parler"<br><i>yel</i> : "dire" ( <i>r/l</i> )<br><i>mbochi</i> : <i>i-yela</i> : "les dires" des ancêtres ; "proverbes" (des formules dites allusivement)                                                                                                              |

|     |                                                                                                                                                                         |                                                                                                                               |                                    |
|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------|
| 19. |                                                                                        | <i>3d, ad</i> : "être agressif",<br>"attaquer" comme un crocodile,<br>"colère" (nom)<br>Crocodile comme <i>déterminatif</i> . | <i>iba</i> : "crocodile", "caïman" |
| 20. | *   ⊙ | <i>dw3</i> : "demain"                                                                                                         | <i>bio</i> : "demain" (d/b)        |

## 10. Conclusion

Il faut tirer au clair quelques points pour bien préciser la démarche scientifique de la méthode de la linguistique comparée :

1.- il n'y a pas mille méthodes comparatives en linguistique historique. Ceux qui croient mieux faire que **Ferdinand de Saussure**, **Antoine Meillet**, **Émile Benveniste**, **Vendryes**, **Wackernagel-Debrunner**, **Kurylowicz**, **Brugmann**, **Troubetzkoy**, **Chantraine**, **Buck**, **Lehmann**, **Sturtevant**, **Whitney**, **Pedersen**, **Renou**, etc., se trompent, tout simplement. C'est la méthode Saussure-Meillet-Benveniste, dans la comparaison linguistique que l'on applique en la paufinant, au besoin, mais l'on ne crée pas une "nouvelle" méthode de but en blanc, sinon pour prouver son ignorance ;

2.- il n'y a pas, dans l'humanité parlante, hier comme aujourd'hui, des langues civilisées et des langues "sauvages, primitives" : les langues sont toutes des systèmes formels exigeant les mêmes méthodes universelles de travail en linguistique ;

3.- **Ferdinand de Saussure** recommande avec force et insistance de connaître d'abord ce qui a été fait dans le domaine de l'indo-européen avant d'aborder telle ou telle famille linguistique du monde : l'expérience scientifique accumulée depuis très longtemps par les indo-européanistes est utile, éclairante, permettant d'éviter bien des illusions.

4.- le but de la linguistique historique, complètement ignorée des africanistes linguistes, est la reconstruction d'un parent prédialectal commun aux langues de la comparaison attestées : la parenté linguistique génétique, l'origine commune des langues comparées doit être entrevue, et hypothétiquement reconstruite : c'est un travail qui exige minutie, patience, grande érudition, ouverture d'esprit (sortir de son territoire clanique et tribal), vision critique, audace intellectuelle contrôlée, humilité de celui qui connaît, etc.

5.- la famille "chamito-sémitique" ou "afroasiatique" n'a jamais été reconstruite, même tentativement, selon les règles de l'art qui sont universelles : le maintien de cette fausse hypothèse linguistique fausse également la linguistique générale africaine et la classification des langues africaines : il se trouve des chercheurs africains incompetents qui adhèrent à ces erreurs chamito-sémitiques et afroasiatiques. Qu'ils se fassent donc la leçon à eux-mêmes !

6.- à part peut-être le cas du copte, il est autrement presque impossible de prouver que telle langue africaine moderne dérive de la langue égyptienne pharaonique, directement, dans le temps et dans l'espace : les ignorants et les incompetents créent cette illusion dans leurs petits travaux ;

7.- en revanche, la seule bonne méthode, en linguistique historique, est de dire, aux fins d'examen et de démonstration, que l'égyptien ancien pharaonique, le copte et toutes les autres langues négro-africaines, anciennes et modernes, dérivent tous d'un ancêtre commun prédialectal ; si la démonstration est plausible, il y a probablement parenté génétique, et la

classification des langues africaines change du tout au tout : c'est ce travail, long, difficile, qu'il faut faire, dès à présent. Le génie de **Cheikh Anta Diop** a montré la voie ;

8.- ce travail linguistique théorique et concret, n'a nullement pour but de "nigrifier" les anciens Égyptiens, responsables de la très haute et brillante civilisation nilotique pharaonique : **Hérodote**, témoin oculaire, a constaté que les anciens Égyptiens avaient la peau noire et les cheveux crépus, employant les mots les plus précis en grec pour relater la chose vue. Cela suffit. On peut commenter en trouvant d'autres Nègres en Mélanésie, en Océanie, en Chine, en Sibérie, etc. Le texte du "Père de l'Histoire" n'en est pas pour autant diminué, dans sa valeur intrinsèque de déposition historique spécifique ;

9.- le travail linguistique relève avant tout de la linguistique elle-même qui a ses méthodes, son objet et son but. Il s'agit de culture, d'histoire, et même de philosophie<sup>5</sup> ;

– *linguistique* : égyptien et négro-africain sont génétiquement apparentés ; donc classer autrement. les langues africaines détruisant la fiction chamito-sémitique ou afro-asiatique, partout répandue et prisée : on pense au préjugé du grand nombre, si bien souligné par **Emmanuel Kant** dans sa *Logique* ;

– *culture* : expression linguistique identique implique même univers culturel qui plonge ses racines dans la préhistoire des langues (**Émile Benveniste** et le vocabulaire indo-européen) ;

– *histoire* : au nom de la parenté linguistique et culturelle, tous les peuples qui parlent aujourd'hui les langues négro-africaines ont absolument droit de fonder leurs "Antiquités classiques" à partir des civilisations égypto-nubiennes de la Vallée du Nil et bâtir ainsi leur futur culturel collectif, dans le cadre de la Renaissance Africaine (**Cheikh Anta Diop**) ;

– *philosophie* : cette conscience linguistique, culturelle et historique va proprement désaliéner les Africains qui sortent des longs drames et tragédies de la traite négrière, de l'esclavage et de la colonisation, de l'apartheid. L'aliénation vaincue va céder la place à la liberté de penser et d'action pour accomplir son destin dans l'humanité (**DuBois, Garvey, Nkrumah, Lumumba, Malcolm X, Steve Biko, Cheikh Anta Diop, Aimé Césaire, Amilcar Cabral, Tom Mboya, Um Nyobe, Boganda, Nelson Mandela**). Le courage (intellectuel, politique, moral, scientifique) n'est pas un luxe.

Le travail linguistique en Afrique est donc très important. Des "Sociétés d'Études de Linguistique Africaine" ont été créées par-ci, par-là, dans le monde pour cantonner la linguistique africaine" dans la seule description répétitive. Jamais l'histoire de ces langues africaines n'est abordée. On ne sort pas des alluvions racistes de l'ethnologie ou de l'anthropologie culturelle. Que cartons !

Des chercheurs africains, passablement naïfs, adhèrent à ces complots scientifiques et culturels contre l'Afrique comme si le compromis donnait quelque sens à la vie. On peut même douter de la bonne foi des africanistes : dans les Actes publiés de la *IX<sup>ème</sup> Semaine d'Études Africaines de Barcelone*, organisée par le *Centre d'Estudis Africana* (CEA) et tenue du 18 au 22 décembre 1996 à l'Université de Barcelone, il n'a pas été fait mention de ma communication, non plus des discussions techniques qui ont eu lieu dans le cadre du thème linguistique. Pourquoi ? Je devine : l'afro-asiatique et ses représentants n'ont présenté rien de valable devant nos arguments. Alors, on a craint de publier notre position scientifique. Mais le Pr. **Christopher Ehret**, de Los Angeles, est un grand chercheur honnête. Il cite nos

<sup>5</sup> Claude Gaudin, *Platon et l'alphabet*, Paris, PUF, 1990, 287 p. Platon a réfléchi sur la langue grecque.

travaux, et il n'a jamais considéré le berbère comme appartenant au chamito-sémitique, - pure fiction, au demeurant. Des chercheurs africains, avaient pris part aux assises de Barcelone. Ils sont restés parfaitement silencieux quand les débats sur l'afroasiatique étaient devenus très détaillés. L'orage passé, on joue au triomphalisme. Fort heureusement, notre éthique cheikhantane nous demande une autre conduite. La vigilance doit être plus que jamais à l'ordre du jour. L'homme faible, l'africaniste eurocentriste, n'est pas prêt à désarmer. L'Afrique est le mal-aimé des continents. L'effort de construction nationale ne viendra jamais que des Africains et des Africaines eux-mêmes. Notre salut est dans la solidarité panafricaine pour la Renaissance Africaine.

#### □ L'auteur

Docteur d'État ès Lettres et Sciences humaines de l'Université de Montpellier, il est philosophe, historien, linguiste et égyptologue, membre de la Société française d'Égyptologie. Il collabore, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire Générale de l'Afrique*, et à celle de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*. Il a dirigé jusqu'à la fin de l'année 1991, le *Centre International des Civilisations Bantu* (CICIBA, Libreville, Gabon). Il a été professeur d'histoire ancienne et d'égyptologie pendant plusieurs années à l'Université Marien N'Gouabi de Brazzaville (Congo). Il est l'auteur de nombreuses publications parmi lesquelles : *La philosophie africaine de la période pharaonique — 2780–330 avant notre ère*, Paris, L'Harmattan, 1990, *Origine commune de l'égyptien, du copte et des langues négro-africaines modernes*, Paris, L'Harmattan, 1993, *La géométrie égyptienne — Contribution de l'Afrique antique à la Mathématique mondiale*, Paris, L'Harmattan/Khepera, 1995, *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx — Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1996). Il est le directeur de la revue *ANKH*. Il a enseigné à Temple University à Philadelphie, aux USA, l'égyptologie et l'œuvre de Cheikh Anta Diop. Il est actuellement *Chairman* du Département des "Études africaines" à l'Université de San Francisco aux USA où il enseigne également l'égyptologie.

**Publications** : <http://www.ankhonline.com> et sommaire des numéros de ANKH parus en fin de revue.